

le collège Professeur Dargent présente

DÉCOUVERTE

IMPROBABLE

Une nouvelle en cadavre exquis écrite par Maylis de Kerangal et
les élèves des collèges Eugénie de Pomey, Le Plan du Loup et Aimé Césaire



© somenice



Prologue / page 5

Une étrange enveloppe / page 7

Mystérieux messages :
Voyage au pays des glaces / page 10

Nunavik, takugit et tukisivit ! / page 16

Nipi / page 19

Le pôle géomagnétique nord / page 23

Prologue

Maylis de Kerangal

La fenêtre s'est ouverte d'un coup, en grand, un bruit sec, le vent avait poussé derrière les vitres — le vent ou autre chose d'invisible et d'obstiné, une force en tout cas —, les battants ont rebondi contre le mur, les vitres ont tremblé sans se fendre et dans la pièce, des papiers se sont envolés sur le bureau, les cendres ont voltigé au-dessus du cendrier. Elle a levé la tête, étonnée, a regardé dehors, la façade de l'immeuble de l'autre côté de la rue, les toits, le ciel d'octobre, puis s'est levée pour aller voir. Rue calme, milieu d'après-midi en creux dans la course du jour, pas un chat mais une corneille là, sur la gouttière d'en face, qui avançait martiale, la queue noire, rigide, un frac, marchait comme un homme et soudain tourna la tête pour regarder la jeune fille qui referma illico la fenêtre, frissonnante, en prenant garde, cette fois, à fermer la crémone.

Elle retourna s'asseoir à son bureau. Une feuille d'arbre avait atterri sur le clavier de l'ordinateur, une feuille déposée

par le vent — du moins c'est ce qu'elle pensa. Elle la fit tourner entre ses doigts pour l'observer recto verso : brune et sèche, nervurée de rouge sombre, elle avait la forme d'une main ouverte, — c'est drôle songea la jeune fille, c'est étrange qu'une feuille, si légère soit-elle, puisse s'élever jusqu'au sixième étage d'un immeuble, soit une ascension d'environ trente mètres, quand les feuilles d'automne, c'est bien connu, emportées par le vent, tombent en tourbillonnant au ras du macadam comme dans les comptines. Après avoir l'avoir regardée une dernière fois, la jeune fille glissa la feuille dans le premier livre qu'elle trouva à portée de main — *Voyage au centre de la Terre* de Jules Verne, une vieille édition illustrée qu'elle avait trouvée la veille chez un libraire de la rue de la Grange aux Belles et achetée pour son frère, spéléologue en Ardèche et trentenaire dans cinq jours —, jeta un coup d'œil à sa montre, ramassa ses cheveux en boule derrière sa nuque, y planta un pinceau, s'alluma une cigarette avant de reprendre la traduction en cours — la notice technique furieusement détaillée d'une lampe torche révolutionnaire. Mais, à peine avait-elle recommencé à travailler que l'on sonna à la porte. La jeune fille posa sa cigarette et se leva pour aller ouvrir, agacée : elle n'attendait personne et à ce rythme n'aurait jamais fini de traduire la notice avant dix-huit heures, l'éditrice — une grande bringue autoritaire — le lui reprocherait et elle risquait de perdre ce petit boulot, rasoir mais devenu indispensable depuis qu'elle avait pris ce studio rue des Vinaigriers dans l'urgence, il y a trois semaines.

Une étrange enveloppe

Maylis de Kerangal

Sur le palier, un homme lui fait face, vêtu de noir, le blouson siglé du logo d'une entreprise de coursiers qu'elle ne connaissait pas et coiffé d'un casque intégral qu'il n'a pas pris la peine de retirer. Elle se fige bras croisés :

« Oui ?

Le type articule quelque chose qu'elle n'entend pas tout en lui tendant une enveloppe de papier kraft. Elle grimace, pointe un index sur son oreille :

– Oh hé, ça vous dérangerait d'enlever votre casque ?

Le type s'exécute, glisse l'enveloppe entre ses genoux tandis qu'il ôte son casque, révélant un visage tatoué — un visage que le tatouage rendait indécélable.

– Bianca Fuoco ? » Voix enterrée, fortement accentuée.

La jeune femme, interdite, hoche la tête, alors reçoit l'enveloppe dans les bras mais, le temps de la retenir et d'y jeter un œil, ahurie, l'homme tourne les talons et dévale les escaliers.

La porte refermée, Bianca s'immobilise quelques secondes, haletante, main sur la clenche, tête penchée vers le chambranle, oreille tendue vers la cage d'escaliers quand ses yeux, eux, inspectent l'enveloppe — une poche épaisse, scellée par un ruban de Chatterton marron, et muette, aucune inscription, rien, pas même son nom, pas même le code de l'immeuble — puis, le bruit des pas s'amenuisant, elle se précipite à la fenêtre, colle son front contre la vitre et sans savoir pourquoi, commence de guetter le coursier qui, logiquement, ressortirait de l'immeuble six étages plus bas, pour remonter sur sa bécane et filer.

Elle patiente, piétine, c'est long, plus long qu'elle ne l'aurait pensé, l'enveloppe est serrée contre sa poitrine, le verre est glacé contre son visage et son angle de vue très aigu, mais elle attend, garde les yeux baissés sur la portion de rue que l'homme traversera pour atteindre son scooter et juste en face, il y a toujours cette corneille noire qui défile comme à la parade, levant haut les pattes comme un soldat lors de la relève de la garde à Buckingham Palace. Alors le coursier est apparu, les habits noirs, le casque intégral sur la tête mais les cheveux longs flottant dans son dos jusqu'aux reins, les semelles de ses baskets touchant à peine l'asphalte quand il franchit la chaussée et une fois au pied de sa machine, elle le voit qui zippe son blouson, enfile ses gants, se place sur la selle en un mouvement de voltige, souple, rapide, un félin, puis s'incline en avant pour démarrer le moteur, quand, alors

que rien ne le laissait prévoir, il a subitement pivoté le buste, fait volte-face vers l'immeuble et renversé la tête en arrière, comme pour regarder à la fenêtre de son studio. Surprise elle pousse un cri, se recule, finissant même par s'esquiver derrière le rideau où, retenant sa respiration, elle observe le coursier : il ne démarre pas mais continue de fixer sa fenêtre, comme s'il savait qu'elle était là, cachée, l'enveloppe de plus en plus comprimée contre son corps, puis brusquement, faisant vrombir son moteur, il se détourne, s'élance dans la rue qui résonne comme un défilé rocheux et disparaît. Alors, reprenant ses esprits, Bianca saisit les ciseaux sur l'étagère et cœur battant à tout rompre, ouvre l'enveloppe.

Mystérieux messages :

Voyage au pays des glaces

du collègue Eugénie de Pomey (Amplepuis),

classe de 4ème de Mesdames Poyet-Fawal, Daumur et Blisson

Bianca pose les ciseaux et verse le contenu du colis sur son bureau. Un rouleau de papier jauni et froissé tombe à ses pieds. Elle se penche pour le ramasser et dans sa précipitation, se cogne la tête. Elle s'assoit sur sa chaise et très impatiente, déplie ce qui ressemble à un parchemin. Il a l'air ancien, les bords sont déchirés et noircis. La jeune traductrice découvre des symboles inconnus à ses yeux. « Mais qui m'envoie cette enveloppe ? Pourquoi à moi ? Qu'attend-on de moi ? Que dois-je faire de ce parchemin ? Qu'est-ce ?... Quels sont ces caractères étranges ? » Tant de questions se posent à elle.

Bianca prend un stylo qui traîne sur son bureau, une feuille blanche et s'applique à recopier le parchemin. Après cela, elle examine ce qu'elle a sous les yeux pour tenter d'identifier la

langue utilisée. En vain. Elle cherche dans ses cartons, qui n'ont pas encore été déballés, son *Anthologie des langues du monde*, offerte lors du dernier Noël par ses parents. Elle la trouve après avoir fouillé dans plusieurs cartons. Elle feuillette page à page le livre pour essayer de reconnaître ces caractères. Page 392, la jeune femme est étonnée de retrouver des signes similaires. Elle lit à voix haute ce qu'elle a trouvé : « *Alphabet Inuktitut : langue locale des Inuits. En Inuktitut, les mots sont formés en combinant les syllabes de l'alphabet. Les signes les plus petits sont appelés diacritiques et servent à compléter un son. On les utilise notamment pour indiquer des différences de prononciation qui existent d'un village à l'autre.* » Professionnelle, la traductrice prend des notes. Elle reste perplexe, ne se rappelant pas que son employeur lui ait parlé d'une traduction inuit. Elle prend son téléphone et appelle son éditrice :

« Allo. Bonjour Madame Molière, c'est Bianca. Je m'excuse de vous déranger mais j'ai reçu une lettre étrange et je me demandais si c'était de votre part.

– Non non, pas du tout. Par contre, où en êtes-vous de votre traduction de la notice de la lampe ?

– Ça avance, presque fini. Merci, au revoir. Je vous tiens au courant. ». Elle raccroche rapidement afin que l'éditrice ne lui demande pas trop de détails.

De plus en plus intriguée et n'ayant pas les outils nécessaires à la traduction de ce parchemin, elle décide de se rendre à la Bibliothèque Nationale de France, où elle a

l'habitude de faire des recherches.

Par précaution, Bianca préfère laisser le parchemin dans un tiroir de son bureau. Elle prend son manteau et son écharpe pour se protéger du vent glacial. Elle glisse la copie dans son sac à main et sort de chez elle en claquant la porte. Comme à son habitude, la jeune parisienne descend les escaliers rapidement, Dans la rue, les feuilles mortes forment un tapis sur le trottoir. Elle s'engouffre dans la station de métro la plus proche. Elle passe sa carte d'abonnement et patiente sur le quai. Tout à coup, une main lui tapote l'épaule.

« – Mais, qu'est-ce qui vous prend, ma petite ?

– Oh ! Excusez-moi, madame Martin, je ne vous avais pas vue. J'étais perdue dans mes pensées. Comment allez-vous ?

– Comme ci, comme ça. Vous savez, on fait avec ce qu'on a... »

La vieille dame, toute contente de trouver une oreille attentive, continue à raconter ses malheurs. Bianca, sans l'écouter, hoche la tête de temps en temps. Le métro arrive. La jeune femme s'excuse auprès de la vieille dame et part. Toujours fébrile, Bianca change de métro à la station Châtelet pour rejoindre la Bibliothèque Nationale de France.

Elle choisit de sortir près du Louvre. C'est un lieu magnifique, dans un quartier tellement chargé d'histoire : le Louvre, les Tuileries, le Palais Royal !

Elle traverse le jardin des Tuileries, en prenant toutefois le temps d'observer le visage des passants, rougi par la bise

automnale. Elle continue son chemin jusqu'à l'entrée de la Bibliothèque, où elle a ses habitudes.

Dans *L'Anthologie des langues du monde*, elle a repéré des titres dans la bibliographie, qu'elle entre dans leur base de données. Bianca se dirige ensuite dans le rayon des langues, où elle trouve d'habitude les dictionnaires pour ses traductions. Ce rayon, elle le connaît presque par cœur ! Elle sélectionne cinq dictionnaires qui sont sur sa liste.

Pour rentrer, Bianca refait le chemin inverse. Les livres pèsent lourd dans son sac, qui ne ferme plus. Elle est de plus en plus impatiente de ce qu'elle va découvrir et est prête à y passer la nuit s'il le faut !

De retour chez elle, elle dépose son « trésor » sur la table et fume sa cigarette pendant que le café s'écoule lentement. Après cela, elle s'installe à son bureau et prend le premier livre de la pile. La jeune traductrice se plonge dans sa traduction.

Après plusieurs heures, son travail assidu l'a mené... à rien ! Des heures et des heures pour rien ! Des mots à la suite les uns des autres mais sans aucun sens. « Quel casse-tête ! Les lettres se brouillent sous mes yeux. Il faut que je dorme. »

Le jour suivant, très tôt le matin, on sonne à la porte. Bianca dort encore. Réveillée brutalement et de mauvaise humeur car elle a travaillé toute la nuit, elle se lève et va ouvrir. Elle reconnaît le coursier tatoué. Elle lui fait remarquer qu'il

aurait pu venir plus tard, mais il répond que c'est une lettre très urgente. Elle prend l'enveloppe et lui claque la porte au nez. Urgent ou pas, elle décide, toujours en colère, de prendre d'abord son petit déjeuner. Elle sent que cette journée commence mal. Le regard absent, Bianca repense au coursier. « Quel étrange personnage ! ... et ses tatouages... Tatouages ? Tatouages qui ressemblent mystérieusement aux caractères Inuits... Curieux... »

Préoccupée, elle ne fait pas attention et laisse échapper sa tasse de café. Laisant le café et les débris par terre, Bianca ouvre la seconde enveloppe, qui contient une feuille, une feuille d'arbre aux couleurs d'automne, une feuille en forme de main ouverte. Cette feuille lui rappelle quelque chose... Elle réfléchit longuement et se souvient de ce coup de vent mystérieux qui avait apporté une feuille identique par la fenêtre de son appartement, pourtant au sixième étage. Qu'en avait-elle fait alors ? Elle se revoit la glisser dans un livre sur son bureau... Oui, mais lequel ? Elle cherche le livre longtemps à travers le désordre de son bureau mais ne le trouve pas. Elle se dirige alors dans sa bibliothèque et se rappelle enfin : c'était dans *Voyage au centre de la Terre* ! Elle ouvre le roman et retrouve la feuille. Elle est glissée à la page où Axel, le héros, décode le parchemin de son oncle. Mais bien sûr ! Elle relit ce passage plusieurs fois pour bien se remémorer comment le personnage de Jules Verne déchiffre le message en runique. *Voyage au centre de la Terre* est un de ses livres préférés. Elle l'a lu et relu dans son adolescence. Comment n'y a-t-elle pas pensé avant ! Elle retourne chercher son message à elle, en Inuit et essaie de le décoder de la même façon.

Nunavik, takugit et tukisivit !

*du Plan du Loup (Sainte-Foy-les-Lyon),
classe de 3ème de Madame Singou-Malela*

Bianca se précipita pour trouver un site qui lui permettrait de déchiffrer l'inuktitut, langue formée de combinaisons de syllabes, combinaisons qu'elle n'eut pas trop de peine à déchiffrer grâce à ses habitudes de traductrice. Elle transposa en écriture latine les caractères du parchemin codé.

Le message qui lui apparut alors restait difficile à comprendre, il contenait notamment :

T
I
G
U
K
A
T

T
I
V
I
S
I
K
U
T

Comme Axel, héros malgré lui du *Voyage au centre de la Terre*, Bianca réécrivit le message du bas vers le haut en partant de la dernière lettre ; après l'avoir décodée, elle lut :

« Thulé Nunavik, vol, Lundi 10h, Paris Montréal Kuujuaq Iqaluit. *Takugit* ! Regarde ! *Tukisivit* ? Comprends-tu ? »

Abasourdie par ce qui la propulsait vingt ans en arrière, Bianca dut reprendre son souffle après avoir lu le message. Elle reçut comme une gifle un souvenir qu'elle avait enfoui pour cesser de se tourmenter avec ses interrogations.

Elle a sept ans, elle joue avec son père dans le jardin, un groupe d'hommes tatoués apportent une lettre pareille à celle-ci, à son père. Ils la terrifient avec leurs tatouages et parlent une langue étrange dans laquelle elle entend son père s'exprimer pour la première fois. Elle fond en larmes, s'accroche à son père qui la repousse et s'éloigne avec les hommes terribles.

Une vingtaine d'années auparavant ! Elle s'en souvenait vaguement, mais une chose était certaine, ce message codé menait à un point de rendez-vous, rendez-vous dans lequel son père avait péri ! Ce dernier était ethnologue, deux jours après avoir reçu la lettre, il était parti pour le Nunavik. Son père n'en était pas revenu vivant. Elle n'avait donc jamais pu savoir à quoi servait ce voyage, où il menait et pourquoi son père et les hommes tatoués accordaient tant d'importance à la venue de son père dans cette région du Québec. Elle n'avait jamais vraiment osé questionner sa mère sur ces événements car celle-ci se refermait étrangement lorsque Bianca tentait d'aborder le sujet.

C'était clair, d'une absolue évidence pour elle, l'homme qui lui avait apporté la lettre avait connu son père et il fallait qu'elle reprenne sa recherche, là où il s'était arrêté. Mais les feuilles, pourquoi l'envoi de cette deuxième feuille aux liens inconnus avec celle qui s'était déposée sur son clavier ? Pour éclaircir tout cela, il fallait qu'elle aille au Nunavik. Il lui semblait nécessaire que son frère l'accompagne, cela la rassurait et elle ne comprenait pas pourquoi c'était à elle que le message avait été délivré, l'impliquant elle et le laissant hors de tout questionnement.

Elle rassembla ses affaires, le parchemin codé, les deux feuilles, un exemplaire des *derniers rois de Thulé* de Jean Malaurie, qui avait appartenu à son père et qu'elle avait retrouvé avec difficulté dans un de ses cartons non déballés et décida de partir. Elle appela son frère pour lui raconter ce qui lui arrivait. Celui-ci proposa immédiatement de venir avec elle. Leur vol pour Montréal décollerait le lendemain.

Arrivés au guichet d'embarquement, Bianca et son frère eurent la surprise d'entendre l'hôtesse d'accueil leur expliquer qu'elle avait une enveloppe pour Bianca. On lui donna un pli épais. Bianca l'ouvrit avec fébrilité, découvrit un plan du Nunavik, parsemé de symboles étranges qui semblaient pointer certains lieux et une dent d'ivoire gravée de dessins, dent qu'ils reconnurent immédiatement pour en avoir vues de semblables dans le bureau de leur père.

Nipi

*Collège Aimé Césaire (Vaulx-en-Velin),
classe de 4ème de Mesdames Boutalbi et Couard*

Après de longues heures de vol, Bianca et son frère arrivèrent enfin à destination. Ils descendirent rapidement de l'avion. Ils remarquèrent que le soleil allait bientôt se coucher et que la météo ne correspondait pas du tout à celle de Paris. Ils se dirent immédiatement qu'il fallait trouver rapidement un endroit où dormir au chaud et en sécurité. Plus de temps à perdre, ils se mirent à la recherche d'un logement. Ils cherchèrent pendant un long moment dans le froid. Aucun hôtel à l'horizon, même pas une petite auberge. Aux portes des habitations, personne ne répondait. Bianca et son frère commençaient à perdre espoir, pensant fortement qu'ils allaient passer leur première nuit à la belle étoile, dans le froid, avec pour seule nourriture un peu de pain et des pommes, distribués dans l'avion.

Quand soudain, une ombre autre que la leur surgit devant eux. Ils se retournèrent vivement et furent étonnés de

voir qu'il s'agissait d'un homme. Leur surprise fut tellement grande qu'ils ne croyaient plus en l'existence de cette espèce dans cette région. On ne voyait pas son visage à cause de la nuit qui tombait peu à peu. Il s'approcha d'eux et Bianca s'écria :

« Mais... mais, c'est vous ! C'est vous ! Vous êtes Jean Malaurie ?

– Oui, c'est bien moi, mais qui êtes-vous ? Vous parlez français ? demanda l'homme intrigué.

– Je m'appelle Bianca Fuoco et voici mon frère Mattéo, lui répondit-elle en le montrant du doigt, nous sommes français et nous cherchons un endroit pour passer la nuit. Pouvez-vous nous aider ?

– Eh bien, si vous le souhaitez, vous pouvez venir chez moi. Il est tellement rare de croiser des promeneurs à cette heure tardive et de surcroît des étrangers. » proposa Jean.

Bianca et son frère acceptèrent. Ainsi, ils se rendirent dans la demeure de Jean Malaurie et y passèrent la nuit.

Le lendemain, pendant leur petit déjeuner, les deux jeunes explorateurs racontèrent leur aventure, en parlant de leur père. Quand soudain, leur hôte leur dit :

« Fuoco, vous avez bien dit Fuoco ? L'ethnologue aux dents d'ivoire ? J'ai travaillé avec lui il y a une vingtaine d'années. Quelle coïncidence !

– Vous connaissez donc ces dents ? Pouvez-vous nous en dire un peu plus ? se réjouit Bianca.

Jean Malaurie reprit :

– Il ne parlait pas beaucoup de cette mission, mais il était très concentré sur ses recherches. Il recherchait des dents en ivoire gravées en Inuktitut, la langue des Inuits. Il me semblait même trop concentré, on avait l'impression qu'il avait peur. J'ai vu une sorte de radiographie de mâchoire d'animal, dont les dents correspondaient à celles qu'il avait trouvées. Je pense qu'il cherchait à reconstituer une bouche ou un crâne similaire. Un jour, lorsqu'il est revenu de France, il m'a dit que sa mission risquait d'être périlleuse et qu'il ne reviendrait peut-être pas tant qu'il ne l'aurait pas accomplie. Depuis, je ne l'ai plus jamais revu.»

Il raconta ainsi longtemps ses moments passés avec le père de Bianca et finit par dire :

« Je viens avec vous ! Cette enquête me semble encore bien risquée. »

Bianca, son frère et Jean Malaurie partirent donc en quête d'une chose qu'eux non plus ne connaissaient pas, mais qu'ils voulaient à tout prix découvrir. Ils marchèrent plusieurs heures dans un vent glacial et arrivèrent enfin à Kujjuaq. Ils s'arrêtèrent devant une grotte pour se reposer. Ils étaient très fatigués, ils avaient très faim. Le frère de Bianca s'aventura un peu plus dans la grotte et aperçut un pendentif qui brillait. Sa sœur vint voir. Ils l'inspectèrent. Il était en bon état, décoré avec des symboles qu'ils connaissaient. Le frère de Bianca essaya d'établir des correspondances avec les motifs gravés dans les dents découvertes plus tôt. Il demanda à sa sœur de les sortir de

leur étui afin de les examiner plus minutieusement.

Concentrés sur leur étude des symboles, ils ne virent pas l'ombre qui se rapprochait sur le mur. Soudain, ils entendirent une voix qui provenait du fond de la grotte. Ils se regardèrent, interloqués.

Tétanisé par la surprise, le frère de Bianca eut du mal à articuler : « Bianca ? Mais... ? Suis-je en train de rêver ? Ne reconnais-tu pas cette voix ? » Cette voix qu'ils n'avaient pas entendue depuis vingt ans...

Le pôle géomagnétique nord

Maylis de Kerangal

Ils sont pétrifiés. Yeux écarquillés, bouches ouvertes, ils tendent l'oreille vers le fond de la grotte qui soudain vibre. Il semble qu'un souffle se rapproche et qu'une silhouette se découpe sur l'obscurité, se précise peu à peu, forme humaine aux mouvements raides, carapaçonnée dans une veste de peau et chaussée de bottes silencieuses. Elle s'avance vers eux avec lenteur, la tête émerge de la capuche de fourrure, puis le visage s'éclaire dans la lumière du jour. Bianca et Mattéo n'ont pas bougé d'un millimètre mais leur figure ruisselle de larmes quand derrière eux, l'ethnologue, les guides, les chiens, tous sont muets.

Papa ? Voix de Mattéo étranglée tandis que Bianca se mord les lèvres.

Salut les enfants.

La voix intacte. Une décharge électrique dans leur cerveau bouleversé. Le frère et la sœur étouffent un cri, l'émotion

déferle dans la caverne, fusionne ensemble le père et ses enfants, le temps s'arrête.

Mais alors les chiens s'agitent. Ils aboient en direction du fond de la grotte, excités, furieux. Nerumippoq ! C'est le père qui a parlé, accompagnant ce mot d'un geste de la main, doucement ! Du fond ténébreux de la salle, des sons étranges se font entendre, frôlements qui semblent râper le sol assortis d'une sorte de martèlement continu : un groupe de morses sort de l'ombre et se dirige droit vers la sortie, ils ondulent de tout leur corps. Certains sont mutilés, leurs défenses disparues laissant place à des orifices béants.

D'une voix lente, le père déclare :

« Ces morses ont été agressés hier, nous les avons soignés et protégés ; à présent, ils retournent sur la banquise, la terre ferme n'est pas pour eux, n'ayez pas peur, laissez-les passer.»

Ceux qui se tenaient là, debout, s'écartent pour leur frayer un passage vers la sortie, trouée d'une blancheur aveuglante qui suffit à éclairer la cavité d'une lumière rasante. Bianca vacille, tout lui semble irréel, elle veut comprendre et sa voix ne tremble pas quand elle murmure à son père : tu étais là, vivant, quand nous avons cru pendant vingt ans que tu étais mort, pas un signe de toi, pas un geste.

L'ethnologue et les guides, les chiens, à cet instant tous sortent suivre la marche des morses qui descendent doucement l'escarpement rocheux vers la Baie de l'Étoile Polaire. Le père et ses enfants sont seuls dans la grotte. Mattéo vient se placer à côté de sa sœur : que s'est-il passé ?

Il y aurait un récit, le père de Bianca et Mattéo leur parlerait — il déplierait d'une voix précise l'expédition de 1992, le violent conflit qui l'avait opposé à la piste américaine construite ici, en pleine terre inuit, les menaces sur sa vie, sa mort mise en scène pour protéger ses enfants, les années qui passent, le danger qui s'efface avec le démantèlement de la base et ce désir de revoir les siens, le livre de Jules Verne comme un message, la feuille en forme de main pour saluer la « reverdit », le retour de la vie après le froid glacial et ce jeune inuit tatoué parti sur leurs traces, il leur raconterait l'histoire, il prendrait le temps.

Sortie la première sur le seuil de la grotte, Bianca regarde autour d'elle, le paysage scintillant, les eaux blanches. Elle se trouve là en ce jour, sur un point précis du globe, le pôle géomagnétique Nord et il lui semble soudain que les morceaux épars de sa vie se rassemblent, s'aimantent, comme pris dans un tourbillon magique. Elle sourit.

Bianca, une jeune traductrice, reçoit un parchemin accompagné d'une dent d'animal ornée de caractères inuits. Cela l'entraînera dans une aventure étrangement liée à la disparition de son père...



*Scannez pour découvrir
les étapes de fabrication
de l'histoire en ligne !*



Les pages de ce livre ont été élaborées en ligne, en adaptant les règles du cadavre exquis : Maylis de Kerangal écrit un prologue puis un premier chapitre dont seules les dernières lignes sont visibles par les élèves de 10 collèges. Chaque classe poursuit cette amorce selon le même principe, de sorte qu'un texte se tisse au fil de l'année, alternant les écrits de l'écrivain et ceux des élèves.

Une résidence d'artiste sur l'espace numérique de travail www.laclassed.com initiée par le Centre Erasme (Livinglab du Département du Rhône) En collaboration avec La Villa Gillet et Maylis de Kerangal, auteure invitée aux Assises Internationales du Roman 2013. En partenariat avec l'Inspection Académique du Rhône.